

Témoignages de résistants-déportés

L'arrestation

« Nous avons été dénoncés. Je sais par qui. J'ai appris plus tard que cet homme avait déjà sévi dans les Basses-Pyrénées où il avait dénoncé soixante-quinze personnes, il était payé 3 000 francs par tête ».

Simone Fontanel-Feuvre, matricule 57 749 Ravensbrück

La prison de la Pierre Levée, à Poitiers. C'est l'antichambre de la déportation pour les résistants actifs en Vendée.

« Il n'est pas rare de voir des personnes avec des bras brisés, où le crâne fracassé ; d'autres ont eu les membres brûlés par des fers rouges. Et des fractures de mâchoires (...) J'ai vu aussi des aveugles par matraquages sur le front, des paralysés des membres inférieurs par matraquage de la colonne vertébrale, des paralysés des bras par pendaison par les poignets liés par derrière. Puis des testicules écrasés dans des étaux, des ongles arrachés, bref toutes les formes tangibles de la magnifique civilisation nazie ».

Guy Trajan, matricule 77 475 Dachau, 22 825 Natzwiller-Struthof

Gusen, un camp Kommando dépendant de Mauthausen

« Il y avait en permanence 15 000 prisonniers à Gusen, les blocks étaient surchargés, équipés de lits superposés à trois étages, chaque étage étant occupé par trois prisonniers, tête bêche sur le côté. Malgré cela, nous dormions, l'épuisement servant de somnifère. Quant à la nourriture, elle était plutôt réduite, une eau noire le matin, une soupe très claire à midi, un morceau de pain le soir (...). La mort était continuellement présente à notre vue puisque nos camarades morts dans la journée étaient à nos côtés lors de l'appel ».

Pierre Mauger, matricule 49 930 Mauthausen

Le retour

« Avant mon arrestation, j'avais passé un concours pour entrer à l'école technique des PTT. Mal préparé et l'esprit ailleurs, j'avais échoué. Assez rapidement après mon retour, j'avais repris la préparation de ce concours. Ce n'était pas chose facile car mes études étaient interrompues depuis deux ans et demi, et beaucoup de mes connaissances scolaires étaient restées accrochées aux fils de fer barbelés. Je devais pratiquement tout reprendre à zéro (...). J'aurais sans doute abandonné sans l'opiniâtreté de ma mère (...). Mais à peine titularisé, mon état de santé se détériorant, j'étais obligé de m'arrêter ».

Jean Gény, matricule 38 748 Buchenwald